OCCIDENT GRAVE

POUR UNE RÉSISTANCE ÉCOLOGIQUE ET MORALE

AYMERIC CARON



MĒMOIRE D'ENCRIER

ÊTRE RADICAL, C'EST ÊTRE RAISONNABLE.

MĒMOIRE
D'ENCRIER

1260, RUE BÉLANGER – BUREAU 201
MONTRÉAL, QUÉBEC H2S 1H9

INFO@MEMOIREDENCRIER.COM
MEMOIREDENCRIER.COM

OCCIDENT GRAVE

DE MÊME AUTEUR

Envoyé spécial à Bagdad, L'Harmattan, 2003, Fayard, 2014
No steak, Fayard, 2013
Incorrect, Fayard, 2014
Antispéciste, Don Quichotte, 2016
Utopia XXI, Flammarion, 2017
Vivant, Flammarion, 2018
La revanche de la nature, Albin Michel, 2020

OCCIDENT GRAVE

POUR UNE RÉSISTANCE ÉCOLOGIQUE ET MORALE

AYMERIC CARON

TABLE

GAZA EST UNE FRONTIÈRE MORALE 11

PARTIE I - GAZA OÙ L'OCCIDENT SOMBRA 17

- INFANTICIDE x 30 000 19
- NOUS N'APPARTENONS PAS À LA MÊME HUMANITÉ 37
- GAZA ET LE RESTE DU MONDE 47
- DES VIES QUI VALENT MOINS 55
- OCCIDENT GRAVE 65
- FASCISME ISRAÉLIEN 75
- L'ANTISIONISME EST UN HUMANISME 88
- LE MACCARTHYSME NÉOSIONISTE 98
- L'IMPUNITÉ D'ISRAËL 108
- BLANCHIMENT DE GÉNOCIDE 120
- FREE PALESTINE ET PLATEAUX-REPAS 126
- LES PIERRES ET LES GRAINESS 140

PARTIE II - POUR UNE RÉVOLUTION ÉCOLOGIQUE ET MORALE 145

- À QUOI SERT-IL DE MOURIR ? 147
- LE TEMPS, ULTIME RICHESSE 152
- L'ÉTHIQUE CONTRE L'ABSURDITÉ DE LA VIE 157
- DÉCADENCE MORALE ET FASCISME 162
- IMMORALITÉ DE LA POLITIQUE 172
- POLÉTHIQUE 183
- CRISE DE L'ÉCOLOGIE 191
- LA SOCIÉTÉ ÉCOLOGIQUE 202
- LES HUMAINS N'AIMENT PAS LA VIE 206
- ANTISPÉCISTE 213
- ÊTRE RADICAL, C'EST ÊTRE RAISONNABLE 223

LE SOUFFLE 239

REMERCIEMENTS 245

J'ai amputé la jambe d'une fille de cinq ans. Nous n'avions aucun anesthésiant. Tout ce qu'a pu faire l'anesthésiste, c'est chanter pour elle. Nous avons prié pour qu'elle s'évanouisse. Elle ne s'est pas évanouie. Elle est restée éveillée pendant toute l'opération.

Mark Perlmutter, médecin américain
en mission à Gaza

GAZA EST UNE FRONTIÈRE MORALE

Gaza est une frontière qui sépare notre vie d'avant de la nouvelle.

Depuis le début du génocide, des amis ont disparu, d'autres ont pris la place des envolés. Au moment où les résistants de la dernière heure commencent à surgir des tranchées capitonnées, alors que le temps a sorti sa gomme et qu'il tente de faire croire que les soutiens n'ont pas soutenu, le pire serait l'oubli. Il faut se souvenir de tout, des crimes en détail, des lâches, des complices, des traîtres. Il faut harceler les consciences. Il faut leur rappeler que les images d'Auschwitz étaient censées sonner la fin de la possibilité du déni.

Gaza est une frontière qui sépare ceux qui ont dénoncé le génocide et les autres.

Nul ne peut s'exprimer désormais sans que résonne en rappel son attitude face au massacre des enfants palestiniens diffusé en direct sur les réseaux, et dont personne ne peut prétendre qu'il l'ignorait. Ce carnage insensé, monstruosité glaçante, cruauté répugnante, a révélé la vérité des âmes. Ceux qui ont justifié cette abomination ou qui se sont tus devant elle sont marqués d'une flétrissure qui les discrédite à jamais. Il leur est maintenant impossible de tenir publiquement une position se réclamant de l'altruisme, de la solidarité ou de la justice. Aux défenseurs récurrents ou ponctuels des droits des enfants, des femmes, des racisés, des LGBTQIA+, des sans-abri, des mal-nourris, des abusés de toute sorte et de la démocratie : si vous êtes restés sans réaction face aux images quotidiennes des bébés et des enfants palestiniens écrasés, déchiquetés, éviscérés, décapités, amputés, brûlés, affamés, privés de soins, de parents, de frères, de sœurs, d'amis, de jouets, d'école, alors vous êtes disqualifiés pour porter votre cause humaniste. Vous pouvez continuer à parler, mais le vent emporte désormais aux enfers vos incantations hypocrites. Car les ruines sont le résultat des bombes, mais les bombes résultent du silence. Toute personne qui s'est tue a

payé, chargé et guidé les missiles. Le silence sur Gaza – approbateur, complice, lâche, gêné, honteux – a balayé les vies là-bas et a changé les nôtres ici. Il a aussi autorisé la suite, à savoir les crimes israéliens et américains sur les populations civiles iranienne et libanaise.

Gaza est une frontière qui sépare la barbarie des agresseurs et l'humanité des agressés.

Les Palestiniens ont été abandonnés et condamnés à l'extermination. Déshumanisés, traînés dans la boue où leurs bourreaux veulent écraser leurs os, ils sont soumis à une inhumanité qui semblait impossible depuis que les images de libération des camps, en 1944-45, ont bouleversé les consciences et imprimé les livres d'histoire. Héroïques, résilients, les Palestiniens refusent le sort fatal qui leur est promis. Leur destin renvoie l'Occident à ce qu'il porte de plus honteux en lui. Colonialisme, racisme, fascisme, destruction, arrogance : nous ne sommes ni la civilisation, ni la liberté, ni la justice. Nous sommes un slogan, un concept marketing derrière lequel se cache un cancer qui tue la vie. Et Gaza est une frontière morale.

Immergé dans la douleur inlassablement renouvelée de plus de deux millions de prisonniers gazaouis, je n'ai longtemps trouvé ni l'espace ni le calme nécessaires pour l'écriture. J'ai essayé pourtant, conscient de l'intérêt d'un ouvrage qui aurait pu participer à la révolte collective contre le génocide. Un obstacle est rapidement apparu : la sidération. Pour la première fois depuis que j'écris, un mot s'est dressé devant moi : « indicible ». J'ai dû lutter, phrase après phrase, pour tenter de décrire la déflagration morale provoquée par les images de ces milliers d'enfants assassinés et torturés avec la permission et l'aide de l'Occident. Chaque fois que je pensais y être parvenu, une nouvelle scène, plus déchirante que les précédentes, ou une nouvelle déclaration plus insensée, remettaient en question les lignes dont j'avais péniblement accouché.

Alors j'ai mis mon énergie ailleurs, dans la riposte médiatique immédiate. Tandis qu'une omerta journalistique et politique étouffait

Gaza, Israël menait une intense campagne de propagande pour masquer l'ampleur de ses crimes. Celle-ci se caractérisait par la diffusion quotidienne de mensonges sur ses opérations militaires, sur ses ennemis palestiniens et sur l'histoire de la région. La désinformation a coulé à flots sur les plateaux télé et les réseaux sociaux, relayée par des journalistes, essayistes, experts militaires et artistes transformés en porte-parole officieux des opérations d'extermination. La campagne de communication orchestrée par Israël s'est aussi singularisée par des attaques massives contre tout défenseur des Palestiniens. Le combat pour informer des abominations se déroulant à Gaza a donc exigé chaque jour plusieurs heures de recherches et vérifications, afin de riposter aux accusations de *fake news* et d'images truquées répandues par les relais du gouvernement israélien. Ceux-ci n'attendaient de nous que le faux pas : le partage d'un bilan inexact, d'une photo truquée ou d'une séquence mal légendée. Sans limite dans le cynisme, ils ont propagé l'émétique néologisme « Pallywood », contraction de « Palestine » et de « Hollywood », pour désigner les scènes de massacres filmées sur les téléphones et lancées aux mers numériques comme autant de SOS. « Parlez de nous, montrez ce qu'ils nous font ! », désespéraient les survivants écrasés par l'abandon du monde. « Du cinéma ! », se moquaient les bourreaux et leurs soutiens. Les bébés assassinés par les bombes ? « Des poupées ! » Le sang ? « De la peinture !» Qu'ils auraient aimé, les assassins, que nous nous trompions une fois, même une seule, en relayant une information erronée, pour nous décrédibiliser à jamais. Eux pouvaient tout se permettre – mentir sur le nombre de victimes palestiniennes et sur leur profil, mentir sur la nature des objectifs touchés, inventer des bébés israéliens décapités et des femmes éventrées –, rien ne leur était jamais reproché. Les plateaux télé sont restés ouverts aux apologistes des crimes de guerre sans restriction ni contradiction. En revanche, les défenseurs du droit international ont été écartés des médias et leurs rappels factuels ont été systématiquement salis par des accusations infamantes.

Un autre obstacle a retardé ce livre : le doute sur son efficacité, à l'heure de la raison naufragée et de l'argumentation inopérante. À quoi bon étaler les preuves et appeler au sursaut si la vérité démontrée ne fait plus rempart aux énoncés les plus malhonnêtes ? Pourquoi tenter de converser à cette heure glaciale qui punit l'honnêteté et donne du crédit aux manipulateurs ? La précision des faits ne compte plus : elle est mise de côté au profit d'une réalité fantasmée, construite sur la propagande, la diffamation, le renoncement à l'intelligence, et l'inversion des valeurs. Il est désormais d'usage de criminaliser au nom de la liberté, de tabasser au nom de la paix, de censurer au nom de la tolérance et de bâillonner au nom de la démocratie. Le racisme est présenté comme une défense de la laïcité, la solidarité comme un danger, l'exploité comme un profiteur, le pacifisme comme du terrorisme, le colonisé comme un colonisateur, le colonisateur comme une victime, les innocents sont pourchassés, on invente une civilisation « judéo-chrétienne » qui n'a jamais existé afin de mieux exclure les musulmans, les antiracistes sont accusés d'antisémitisme, les antisémites défendent Israël, un ancien chef du Mossad le qualifie d'État « très moral » qui ne commet pas de crimes de guerre. Le mensonge contamine le moindre sujet, à commencer par notre relation au vivant, que chacun prétend vouloir protéger, mais que la plupart méprisent. Victimes d'usurpation, les mots « humanité », « démocratie », « liberté », « république » ou « écologie » ne veulent plus dire grand chose. Parallèlement la toxicomanie numérique shoote les citoyens aux vidéos ineptes compulsivement consommées jusqu'à l'abrutissement. La réflexion est étouffée par un brouhaha d'insignifiances. Chacun est incité à filmer et à monétiser son quotidien. L'ère spectaculaire encourage à saturer l'espace de sa présence et de ses commentaires, même sans avoir rien à dire ou à montrer qui soit digne d'intérêt. Dans ce contexte, l'expertise s'efface au profit de l'avis, lequel ne nécessite nulle qualité. Les représentants politiques de tous bords participent à la dérive : obsédés par la nécessité de se montrer, ils n'hésitent pas à investir les lieux hostiles à l'intelligence et à les crédibiliser par

leur présence. La multiplication des canaux d'expression publique a paradoxalement abîmé le débat. Les anciens filtres imposés par la limitation des fenêtres médiatiques opéraient un tri. Avant de parvenir aux oreilles ou aux yeux des spectateurs-consommateurs, les productions intellectuelles, politiques et artistiques étaient hiérarchisées par une chaîne de sélection. Le potentiel commercial n'était pas étranger aux choix effectués, mais ce critère n'était pas prioritaire. Aujourd'hui des gens accumulent des centaines de milliers de vues avec du vide, et des chaînes de télévision dédiées aux propos de comptoir laissent pérorer des contractuels incompétents engagés pour leur seule fidélité aux normes néolibérales ou néofascistes. Face à l'incontinence verbale qui salit l'époque, écrire est une nécessité hygiénique.

La fin du monde commence à Gaza. La furie destructrice a laissé un paysage apocalyptique où les vergers et les terres cultivables n'existent plus. Le bétail a péri, les sols sont durablement contaminés tout comme les zones côtières, les nappes phréatiques et l'air à respirer. Les eaux sales ne sont plus traitées. Plus de 60 millions de tonnes de débris s'entassent autour de survivants qui affrontent les maladies, la chaleur insupportable, le froid glacial et la menace permanente de l'armée israélienne. Gaza est devenu un camp de la mort où le génocide se double d'un écocide : la terre est devenue impropre à toute vie.

Pendant que l'Occident détourne le regard, voilà que son propre monde se consume. En Europe les animaux succombent aux flammes des forêts allumées et à l'air caniculaire des élevages concentrationnaires. Les humains étouffent entre les murs. On savait que ça arriverait, mais rien n'a été fait pour l'empêcher. Des écologistes ont alerté : personne n'a écouté. L'être humain est ainsi façonné : tant que sa propre maison, sa propre famille, son propre confort ne sont pas directement menacés, l'individu se désintéresse des calamités qui frappent un peu plus loin que lui. Telle est la faiblesse majeure de notre espèce, qui lui sera probablement fatale un jour : son incapacité à répondre intelligemment aux dangers qu'elle engendre pour

elle-même. La plupart des morts, malades et réfugiés de la crise écologique sont victimes de décisions humaines réfléchies et renouvelées sur le long terme, en pleine conscience des conséquences possibles ou certaines. Un facteur psychologique intervient également : le déni par optimisme, à savoir la croyance irrationnelle qu'une solution technologique sera trouvée qui empêchera le mal d'advenir.

Alors partout s'étend le feu, dont nous sommes les pyromanes. Pendant que les arbres partent en fumée en raison du réchauffement climatique, les Palestiniens de Cisjordanie occupée subissent les incendies des pogroms perpétrés par les colons israéliens avec l'appui de l'armée gouvernementale. À Gaza, où la nuit a brûlé pendant deux ans, jusqu'à tout anéantir, les tentes des familles rescapées sont toujours embrasées par les bombes occidentales. D'autres incendies, alimentés par de mauvais vents médiatiques et politiques, se répandent en Occident : la démocratie balbutie, les libertés individuelles s'éteignent, les inégalités explosent, l'emploi s'efface, la biodiversité se meurt, le fascisme revient. Le brasier se propage sur un effondrement moral. Pour résister, une seule voie : refonder une éthique.

PARTIE I

GAZA OÙ L'OCCIDENT SOMBRA

INFANTICIDE x 30 000

Les tremblements. Sur les images qui nous parviennent quotidiennement depuis le cœur de la honte, les enfants tremblent souvent – l'effroi. Surpris dans leur sommeil, comme en témoignent leur pyjama noirci par la poussière et le sang sur leur visage, ils viennent de survivre à un bombardement qui a détruit leur maison, leur chambre, leur vie. Assis ou étendus sur une table d'auscultation, voire à même le sol de l'hôpital, leur regard perdu interpelle les adultes autour d'eux, semblant demander la raison de leur punition. Que leur répondre ? Qu'ils ont été visés parce qu'ils sont palestiniens, et que des gouvernements de blancs prétendument civilisés autorisent leur assassinat ? Un gamin turbulent peut accepter d'être grondé, envoyé au lit avec autorité ou privé d'un objet qu'il convoitait. Mais quel enfant peut concevoir qu'il existe un motif valable pour le tuer, lui, et tuer tous ceux qui l'aiment et qu'il aime ? Quel mal a-t-il commis qui justifie qu'on le haïsse à ce point ? Ils ont quatre, cinq ou six ans, mais leur enfance vient de se terminer.

Parmi les dizaines de milliers d'enfants de Gaza blessés dans les attaques israéliennes depuis octobre 2023, beaucoup garderont des marques indélébiles. Ils ont perdu un bras, une jambe, parfois plusieurs membres, ils ont été défigurés, leur peau a été sévèrement brûlée, ils ont subi une fracture complexe. Pour une partie d'entre eux, la prise en charge initiale a relevé de la torture : en raison du manque de médicaments, dont la fourniture a été empêchée par Israël, leurs souffrances n'ont pu être convenablement soulagées par des anesthésiants et des antalgiques. On a amputé à vif, on a changé les pansements qui arrachent la peau sans moyen d'atténuer la douleur, on n'a pas su faire taire les brûlures.

Au plus fort du génocide, alors qu'un enfant était tué ou blessé toutes les dix minutes, les scènes les plus déchirantes se sont enchaînées sans relâche dans les rues et les hôpitaux de Gaza. Des scènes de

boucherie, de douleur, de détresse, de cruauté, d'injustice, avec pour victimes systématiques des enfants.

Une petite fille dont la mâchoire arrachée pend dans le vide, simplement retenue au visage par quelques lambeaux de chair, se laisse faire par ceux qui s'affairent autour d'elle, sans un pleur, regard résigné. Une autre, terrorisée, est blottie contre son jeune frère ; ils sont agenouillés devant leur mère, dont on ignore si elle morte ou vivante. Un garçon au visage noirci de sang et de saleté, hébété, frémit sur la table métallique où il a été posé. Un autre petit garçon, à la peau salie lui aussi, cheveux hirsutes, est allongé sur le carrelage, visage abîmé. Il se touche le front en gémissant tout en semblant implorer l'adulte qui l'ausculte. Un petit blondinet, cheveux courts, sanglote sur un brancard, un œil gonflé comme s'il avait été frappé, et juste en dessous une balafre ensanglantée lui traverse la joue. Il tousse et vacille. Un homme surgit en hurlant dans l'entrée de l'hôpital : il serre contre lui un jeune enfant, quatre ans peut-être, visage de porcelaine, qui semble dormir. Mais en regardant plus attentivement, on observe que la partie supérieure de son crâne a été arrachée comme un couvercle, laissant apparaître un trou béant : la cervelle a disparu. Un chariot passe, semblable à un chariot de chantier : il emporte une dizaine d'enfants entassés, couverts de bandages, pour les emmener on ne sait où. À l'extérieur de l'hôpital un homme sort en hurlant d'une voiture, brandissant les corps désarticulés de deux minuscules enfants morts. Ils ont été extirpés des décombres : l'un des deux a été décapité. Et il y a l'image de ces enfants en larmes, chaque jour, réclamant leur père ou leur mère, ignorant qu'ils sont morts et qu'il leur faudra désormais vivre seuls.

Sur le sol des hôpitaux de Gaza meurt l'innocence et naît la haine.

En tout, un million de mineurs risquent leur vie à Gaza, cette enclave où l'on se couche le soir sans savoir si l'on sera encore vivant le lendemain matin, et où l'on se réveille en se demandant si la journée qui commence n'est pas la dernière. Gaza, l'enclave où les enfants manquent de tout. Ils sont privés de nourriture adéquate, d'école, de

loisirs, de soins, ils sont obligés de dormir sur le sol, dans des tentes, sous un froid glacial ou une chaleur étouffante. Certes, à Gaza, les enfants ne sont pas les seules victimes de la barbarie israélienne. Des femmes, des vieillards et des hommes jeunes y ont été brutalement assassinés chaque jour pendant deux ans, et les morts continuent aujourd'hui. Mais le sort des plus jeunes, des tout petits, est celui qui révolte le plus : jamais dans l'Histoire récente une armée n'a massacré autant d'enfants, en si peu de temps, avec tant de cruauté.

La médecin américano-palestinienne Tanya Haj-Hassan s'est rendue deux fois à Gaza en mission humanitaire, en 2024 et 2025. Elle a témoigné devant une commission à l'ONU : « Amer, 13 ans, a subi un grave traumatisme cervical après que sa maison a été bombardée et n'a cessé d'appeler sa sœur. Il n'a pas remarqué qu'elle était la fille allongée dans le lit à côté de lui, car elle avait été brûlée au point d'être méconnaissable. Lorsqu'elle est morte, Amer est resté le seul membre survivant de sa famille. Je me souviens de son regard vide et de sa voix douce qui me chuchotait à l'oreille : "J'aurais aimé mourir avec eux, tous ceux que j'aime sont au paradis, je ne veux plus être ici". [...] Arrêtez-vous une seconde et imaginez tous les enfants dont je viens de parler, leurs mères, leurs pères cherchant désespérément des soins médicaux et de l'espoir dans l'un des rares hôpitaux de Gaza. Puis, soudain, l'électricité est coupée, l'entrée de l'hôpital est frappée par un missile, l'hôpital est menacé d'un ordre de déplacement forcé encore une fois[1]. »

Les corps martyrs des enfants de Gaza racontent le pire de nous puisque nous les avons abandonnés. Et les litres de sang, de larmes, de décibels coulant de ces corps bousillés ont inondé mon esprit au point qu'il me serait impossible de les en évacuer aujourd'hui, si toutefois j'en avais envie. Dans mes cellules sont imprimés à jamais les corps enfantins coupés en morceaux, ceux sortis intacts des montagnes

1. Audition à l'ONU, 27 novembre 2024.

de béton, sans souffle, vivants parfois, ceux appelant à l'aide, ceux hurlant de douleur, ceux transformés en monticules de chair, ces petits corps aux rires aigus et malicieux réduits au silence, ces corps recouverts d'une couche grisâtre retombée des débris qui transforme les rescapés en fantômes...

L'autre jour, devant mes yeux, à Paris, une petite fille a dérapé sur le gravier et s'est écorché un genou. Elle a immédiatement éclaté en larmes. En me précipitant pour la consoler, j'ai vu une goutte de sang sur la peau éraflée. Un modeste bobo, mais un petit drame pour cette enfant. Une profonde tristesse m'a envahi en pensant au niveau de douleur ressenti par un enfant du même âge dont le corps est morcelé de petits bouts de ferraille, à qui une jambe a été arrachée, ou dont la peau a été brûlée. Chacun de nos enfants renvoie à ceux de Gaza. Il oblige à poser cette question : « Et si c'était lui ? Et si c'était elle ? »

Au cours du génocide, les enfants de Gaza ont été délibérément exterminés, avec sadisme. « Délibérément ? » L'adverbe choquera, et tant mieux, car il décrit une vérité qui sort ses responsables de la sphère de l'humanité – un être humain n'assassine pas des bébés ni des garçons et des filles de deux, cinq ou huit ans. Les enfants de Gaza ont été sacrifiés dans une telle furie qu'il est toujours aujourd'hui impossible de dresser un bilan exact du nombre de victimes. On est donc obligés pour l'instant de se contenter d'évoquer ce minimum officiel : au plus fort du génocide, Israël a tué en moyenne 28 enfants par jour à Gaza, soit l'équivalent d'une classe entière[2]. Plus d'un enfant par heure.

En février 2026, l'UNICEF a annoncé que depuis le 7 octobre 2023, au moins 21 289 enfants avaient été assassinés, et 44 500 blessés[3]. Quelques mois plus tôt, en juillet 2025, Médecins Sans Frontières

2. ONU Info, « Les « bébés fantômes » de Gaza : 10.000 nouveau-nés privés d'une existence légale », 17 juillet 2025, https://news.un.org. En ligne.

3. UNICEF, « UNICEF in the State of Palestine Humanitarian Situation Update », 5 février 2026, https://www.unicef.org. En ligne.

révélait que parmi ses employés et leurs familles, la moitié des milliers de victimes des bombardements israéliens étaient des enfants[4]. Le Centre palestinien pour les personnes disparues estimait par ailleurs en avril 2026 que les corps de 2 700 enfants étaient enfouis sous les décombres[5]. Une étude parue dans *The Lancet* en février 2026 estime que le bilan réel des victimes est sous-estimé de 35 % à 40 % par rapport aux chiffres officiels[6]. Ce qui signifie que le nombre d'enfants morts à Gaza depuis octobre 2023 dépasse en réalité probablement les 30 000.

En mars 2024, alors que le génocide semblait déjà ne plus finir et qu'il n'en était pourtant qu'à son commencement, le patron de l'agence des Nations unies pour les réfugiés palestiniens au Proche-Orient (UNRWA), Philippe Lazzarini, expliquait que plus d'enfants avaient été tués à Gaza en quatre mois que partout dans le reste du monde en quatre ans, et il affirmait que nous assistions à « une guerre contre les enfants ». Quelques mois plus tard, en novembre 2024, le bureau des droits de l'homme des Nations unies affirmait que « les enfants sont les victimes les plus représentées parmi les victimes vérifiées » à Gaza et que « les trois catégories d'âge les plus représentées sont les enfants âgés de 5 à 9 ans, les enfants âgés de 10 à 14 ans et les bébés et enfants âgés de 0 à 4 ans[7] ». En décembre, l'ONU informait que l'enclave palestinienne était devenue l'endroit qui compte le plus grand

4. MSF, « Gaza : une enquête menée auprès des employés de MSF et de leurs familles indique que près de la moitié des personnes tuées sont des enfants », 9 juillet 2025, https://www.msf.fr. En ligne. Voir aussi : MSF, « Gaza : une enquête menée auprès des employés de MSF et de leurs familles indique que près de la moitié des personnes tuées sont des enfants », 9 juillet 2025, https://www.msf.fr. En ligne.

5. "Tens of children go missing each week in Gaza, families won't stop searching" *Haaretz*, 23 avril 2026, https://www.haaretz.com. En ligne.

6. Stéphane Foucart, « A Gaza, la mortalité massivement sous-estimée par les autorités locales, selon une équipe de recherche internationale », *Le Monde*, 19 février 2026, https://www.lemonde.fr. En ligne

7. ONU Info, « Près de 70 % des victimes de la guerre à Gaza sont des femmes et des enfants (ONU) », 8 novembre 2024, https://news.un.org/fr. En ligne.

nombre d'enfants amputés par habitant au monde. En septembre 2025, le Comité des droits des personnes handicapées (CDPH), organe de l'ONU, indiquait qu'environ 160 000 personnes avaient été blessées à Gaza par l'armée israélienne depuis octobre 2023, parmi lesquelles 40 500 enfants dont la moitié étaient devenus handicapés. Beaucoup d'amputations ont eu lieu sans anesthésie, en raison du manque de médicaments. Dès octobre 2023, Médecins du Monde alertait de cette situation atroce : « On est en train de faire des opérations à même le sol, à s'éclairer avec les téléphones portables, à faire des amputations à des gamins sans anesthésie ou avec une anesthésie très légère. Hier par exemple, nos équipes nous ont envoyé des vidéos des hôpitaux qui sont complètement saturés avec des dizaines et des dizaines de gamins tout petits brûlés et qui sont accueillis dans des conditions vraiment déplorables[8]. » De retour de Gaza après trois missions depuis octobre 2023, la chirurgienne britannique Victoria Rose a confirmé : « Quand nous étions là-bas, nous nous sommes retrouvés à court d'anesthésiants. Alors on ne pouvait plus donner d'anesthésiant aux patients amputés pour qu'ils ne souffrent pas en se réveillant. Et chaque jour où j'opérais, les six premiers patients étaient des enfants. Et les hurlements dans la chambre de réveil ne s'arrêtaient pas avant trois heures de l'après-midi, et on n'avait pas d'anesthésiant pour soulager ces enfants. » Elle précise dans une autre interview : « Environ 60 % de mes opérations concernaient des enfants de moins de 15 ans qui souffraient de graves blessures dues au souffle des explosions, qui avaient été blessés par balle ou qui souffraient d'infections osseuses. [...] Entre le bruit des bombes et celui des mitraillettes, tout ce que vous entendiez était les cris de douleur des patients – souvent des petits enfants, c'était terrible. Je m'inquiète non seulement pour l'état physique de ces enfants, mais

8. Helena Ranchal, directrice des opérations internationales de Médecins du Monde, 31 octobre 2023.

aussi de l'impact sur leur santé mentale de tous ces traumatismes[9]. » Un autre chirurgien britannique parti en mission humanitaire à Gaza, Nick Maynard, a livré en mars 2024 ce témoignage : « Je n'oublierai jamais cette enfant qui était tellement brûlée qu'on pouvait distinguer les os de son visage. Nous savions qu'elle n'avait aucune chance de survivre à cela, mais nous n'avions pas de morphine à lui donner. Non seulement allait-elle mourir mais en plus elle allait agoniser sans qu'on ne fasse rien. Et le pire, c'est qu'il n'y avait aucun endroit où nous aurions pu la mettre pour qu'elle meure, alors on l'a juste laissée mourir sur le sol des urgences[10]. » Le docteur américain Mark Perlmutter, autre humanitaire à Gaza, a pour sa part raconté : « J'ai amputé la jambe d'une fille de cinq ans. Nous n'avions aucun anesthésiant. Tout ce qu'a pu faire l'anesthésiste, c'est chanter pour elle. Nous avons prié pour qu'elle s'évanouisse. Elle ne s'est pas évanouie. Elle est restée éveillée pendant toute l'opération[11]. »

Ces amputations à vif sur des enfants, qui constituent un summum de barbarie puisqu'elles combinent mutilation et torture insoutenable, ont été sciemment provoquées par le gouvernement israélien. Celui-ci a, en toute connaissance de cause, largué les bombes pour tuer et mutiler, et a ensuite empêché l'entrée des anesthésiants et des antalgiques pour soulager les victimes. Ces amputations à vif sur des enfants auraient dû à elles seules susciter une vague d'indignation dans le monde entier, et une réaction des plus puissantes démocraties. Il n'en a rien été. Les images ont été dissimulées, les gouvernements qui pouvaient agir ont continué à parler du droit d'Israël à se défendre

9. Subi Shah, « 'All you can hear are patients screaming out in pain': The Interview with Victoria Rose », *New Internationalist*, 4 septembre 2025, https://newint.org. En ligne.

10. Chaîne *YouTube* « Democracy Now! », « British Surgeon Describes Children Suffering « Appalling Injuries » in Gaza », 21 mars 2024, https://www.youtube.com/watch?v=MujncU-ROemo. En ligne.

11. *Al Jazeera*, « Doctor describes amputating girl's leg in Gaza without anaesthesia », 16 aout 2026, https://www.aljazeera.com. En ligne.

et des malheureuses « victimes collatérales », qui n'avaient qu'à se plaindre auprès du Hamas.

Mettons tout de suite les choses au clair : il n'y a pas eu de victime collatérale à Gaza. Il n'y a eu que des assassinats planifiés méticuleusement réalisés, en parfaite connaissance des dégâts qu'ils causeraient sur des innocents. En avril 2024, deux médias israéliens, le magazine *+972* et le site d'information *Local Call*, ont publié une enquête révélant que l'armée israélienne utilise désormais l'intelligence artificielle pour déterminer les cibles à assassiner. Le logiciel *Lavender* identifie tout combattant ou militant du Hamas ou du Jihad islamique, quel que soit son rôle dans l'organisation. Pour cela, *Lavender* compile un maximum de données (informations cellulaires, déplacements, connexions aux médias sociaux, contacts...) qui lui permettent de définir le profil de la personne visée. Auparavant, l'identification des cibles était effectuée par des humains, et se limitait donc aux chefs. Dorénavant, toute personne ayant un lien, même superficiel, avec une organisation ennemie est condamnée à mort par Israël. Au-delà du problème que posent la définition du « lien » en question et l'illégalité des exécutions extrajudiciaires, la fiabilité de Lavender n'est pas totale : 10 % des personnes identifiées par le logiciel le sont par erreur. Un autre logiciel au nom particulièrement cynique, *Where's Daddy ?* (« Où est papa ? »), se charge ensuite de localiser les cibles identifiées. Ce programme permet à l'armée israélienne de savoir quand ses victimes se trouvent à leur domicile. Il lui suffit d'attendre la nuit, afin de les tuer pendant leur sommeil, chez elles, plutôt que sur un site militaire. Il est donc parfaitement assumé d'assassiner en même temps toute la famille de la personne ciblée. L'armée israélienne fixe tout de même un cadre à ces exécutions familiales, à savoir un nombre de civils (enfants, femmes, personnes âgées) qu'elle juge acceptable de sacrifier. Au début du génocide, ce nombre a été fixé de 15 à 20 civils pour une seule personne ciblée. Mais selon l'enquête, ce ratio monterait à 300 civils pour des

individus considérés comme des cadres importants du Hamas[12]. De fait, le 17 octobre 2023, pour éliminer Ayman Nofal, commandant de la brigade centrale Izz al-Din al-Qassam, bras armé du Hamas, Israël n'a pas hésité à massacrer 300 civils dans le camp de réfugiés d'Al-Bureij dans le centre de la bande de Gaza[13]. L'armée israélienne applique par ailleurs une méthode appelée *Doctrine Dahiya*, instaurée au Liban en 2006, qui consiste à user de la force de manière disproportionnée et à ne faire aucune distinction dans les cibles entre militaires et civils, y compris les enfants, dans le but notamment que la population se retourne contre les groupes armés qui combattent Israël. Dans le cas de Gaza, l'application de la doctrine a aussi eu pour objectif d'expulser en masse les Palestiniens, en les poussant à émigrer[14].

Le chirurgien Mark Perlmutter a témoigné : « J'ai effectué quarante missions en trente ans, de Ground Zero le 11 septembre 2001 à des tremblements de terre comme Haïti en 2010. Tous les désastres que j'ai vus réunis, toutes ces catastrophes combinées, n'égalent pas le niveau de carnage que j'ai vu contre les civils au cours de ma première semaine à Gaza. Et je parle presque exclusivement d'enfants. Je n'avais jamais vu cela auparavant. J'ai vu plus d'enfants entièrement brûlés que dans toute ma vie, plus d'enfants déchiquetés, avec des parties du corps manquantes, écrasées par des bâtiments, c'était la majorité, ou par des explosions de bombes et des éclats d'obus. [...] On peut se disputer sur les mots, génocide, élimination ciblée d'une population pour s'emparer de son territoire, peu importe comment vous voulez nommer le largage d'une bombe américaine d'une tonne sur un campement de tentes,

12. Cédric Pietralunga, « Gaza : des dizaines de milliers de cibles identifiées par l'IA pour l'armée israélienne », *Le Monde*, 5 avril 2024, https://www.lemonde.fr. En ligne.

13. Laure de Roucy-Rochegonde et Amélie Ferey, « Bombardements israéliens à Gaza : comment l'intelligence artificielle annihile les préventions éthiques », *Mediapart*, 7 mai 2024, https://www.mediapart.fr. En ligne.

14. René Backmann, « Guerre Israël-Hamas : la dévastatrice "doctrine Dahiya" », *Mediapart*, 19 novembre 2023, https://www.mediapart.fr. En ligne.

alors qu'elle fut conçue pour détruire un bunker dix mètres sous terre. Quand elle frappe un simple campement, les shrapnels et l'onde de choc portent beaucoup plus loin. Un jour, une bombe a frappé assez près de l'enceinte de l'hôpital pour faire tomber les dalles du plafond, briser les vitres. On était à environ un kilomètre, et j'ai été projeté si fort contre le mur que je me suis cassé une dent et l'index. Qu'arrive-t-il à un bébé à 400 mètres ? Ses membres sont arrachés, son cerveau et l'intérieur de sa poitrine réduits en bouillie. [...] Vous n'imaginez pas ce que ça fait de voir un bébé coupé en deux et de savoir que vos impôts ont payé l'arme qui a fait ça[15]. »

Les chirurgiens qui ont opéré à Gaza et qui ont pu témoigner ont révélé le pire auquel personne n'a d'abord voulu croire, ce pire que le gouvernement israélien a tenté de dissimuler en interdisant aux journalistes d'accéder à Gaza : depuis le début des massacres en octobre 2023, les enfants ont été délibérément visés par des tireurs de l'armée israélienne. « J'ai vu des enfants qui ont reçu deux balles, explique Mark Perlmutter. Ils ont reçu une balle si parfaite dans la poitrine que je n'ai pas pu placer mon stéthoscope sur leur cœur avec précision et directement sur le côté de la tête, sur le même enfant. Aucun enfant ne se fait tirer dessus deux fois par erreur par les meilleurs snipers du monde. Et ce sont des tirs dont le but est de tuer. » Ce témoignage n'est pas unique. Il a été corroboré à de multiples reprises. De retour lui aussi de Gaza, le chirurgien britannique Nizam Mamode a témoigné le 12 novembre 2024 devant le parlement britannique, en ayant beaucoup de difficulté à retenir ses larmes : « Ce que j'ai trouvé particulièrement troublant était que lorsqu'une bombe était lâchée, par exemple sur une zone de tentes très peuplée, que des drones arrivaient, les drones descendaient et tuaient les enfants. Et nous savons, description après description,

15. Tracy Smith, « Children of Gaza », *CBS NEWS*, 21 juillet 2024, https://www.cbsnews.com. En ligne. Et Julien Gester, « Mark Perlmutter, chirurgien volontaire à Gaza : "Je ne peux pas sauver la vie de ces enfants si je ne vous transmets pas la vérité, ce que j'ai vu" », *Libération*, 8 octobre 2024, https://www.liberation.fr. En ligne.

que ce n'est pas quelque chose d'occasionnel. C'était tous les jours, que des enfants nous disaient : "J'étais allongé sur le sol après le largage d'une bombe et ce quadricoptère est descendu, a plané au-dessus de moi et m'a tiré dessus". Il s'agit clairement d'un acte délibéré. » En juillet 2025, de retour d'une mission d'un mois à l'hôpital Nasser à Khan Younès, le docteur Nick Maynard a donné d'autres précisions sur la cruauté impensable imposée aux enfants de Gaza : « Pendant que j'étais là-bas, quatre bébés prématurés sont morts, simplement de malnutrition. [...] J'ai vu des jeunes adolescents, parfois âgés simplement de 11, 12 ou 13 ans, sur qui les soldats avaient tiré aux points de distribution de nourriture. Ils étaient allés là-bas pour obtenir de la nourriture pour leur famille qui mourait de faim, et ils se faisaient tirer dessus, j'en ai opéré beaucoup. [...] Ce qui était encore plus dérangeant, c'est la nature des blessures qu'on a constatée, et la quantité de telle blessure particulière certains jours. Un jour, ils allaient tous arriver à l'hôpital avec essentiellement des impacts de balles au cou ou à la poitrine, un autre jour à la poitrine, un autre jour à l'abdomen... [...] Un jour sont arrivés quatre garçons qui avaient tous été touchés délibérément aux testicules. Ce regroupement des types de blessures n'était pas une coïncidence, il nous a semblé que c'était pour les soldats israéliens comme un jeu d'entraînement sur cible : "Aujourd'hui on tire dans la tête, demain ce sera la poitrine, et le jour d'après les testicules..."[16] »

En juin 2026, la commission d'enquête internationale indépendante et permanente mandatée par le Conseil des droits de l'homme de l'ONU a confirmé ce que chacun avait parfaitement compris depuis longtemps après plus de deux ans et demi de génocide et les innombrables images et témoignages : « Les preuves montrent que des enfants palestiniens ont été délibérément pris pour cible et tués par les forces de sécurité israéliennes », a expliqué Srinivasan Muralidhar, président

16. *Sky News*, « British surgeon claims IDF shooting Gazans in specific areas - 'almost like a game of target practice' », 25 juillet 2025, https://news.sky.com. En ligne.

de la commission. « Le ciblage délibéré des enfants est l'un des éléments clés permettant d'établir l'intention génocidaire des autorités et forces de sécurité israéliennes de détruire le groupe palestinien, dans son ensemble ou en partie, à Gaza[17] », explique le rapport qui confirme que les enfants palestiniens sont arrêtés, victimes de violences sexuelles et d'humiliations, torturés dans des centres de détention, sans que les proches soient informés du lieu. Le rapport dénonce encore « le ciblage des services de néonatalogie et de maternité » par Israël, avec pour conséquence une augmentation des fausses couches et des malformations génitales. Il pointe aussi « la famine provoquée par le blocus » israélien, avec pour conséquence des morts et la santé détériorée des enfants.

Les assassinats d'enfants n'ont pas pris fin avec le cessez-le-feu imaginairement entré en vigueur en octobre 2025. Depuis cette date, un enfant est tué en moyenne chaque jour à Gaza. Et il est tué pendant le cours de sa vie quotidienne, sous sa tente, à l'école, en jouant au football, ou en pêchant. Ces enfants sont tués par la balle d'un sniper, par celle d'un drone ou par une bombe qui explose. En juin 2026, l'UNICEF sonnait l'alarme : « Cette semaine, une fillette de 12 ans a été touchée à la poitrine par une balle réelle tirée depuis une mitrailleuse montée sur une grue alors qu'elle se trouvait dans sa tente. Une autre fillette, âgée de 3 ans, a été blessée au visage par un tir provenant d'un drone quadricoptère alors qu'elle se trouvait chez elle[18]. » Et depuis octobre 2025, des centaines d'enfants ont été blessés, souvent de manière dramatique.

En octobre 2024, dans un article du *Monde* consacré aux réservistes de l'armée israélienne qui refusent de continuer à y servir, l'un

17. *Le Monde* avec *AFP*, « Gaza : une commission d'enquête mandatée par l'ONU accuse Israël de prendre délibérément pour cible les enfants palestiniens », 23 juin 2026, https://www.lemonde.fr. En ligne.

18. ONU Info, « Un enfant tué par jour à Gaza : le cessez-le-feu, "une illusion cruelle et meurtrière" », 19 juin 2026, https://news.un.org. En ligne.

d'entre eux dénonçait le « racisme » de ses collègues, engagés dans une opération de vengeance sans lien avec un combat existentiel. Il racontait que lorsqu'il a appelé à « embrasser leurs amis arabes et palestiniens », on lui a répondu que « tuer les enfants était un devoir religieux, parce qu'une fois grands, ils deviendront des terroristes[19] ».

Un autre soldat israélien témoignait dans un article paru en mai 2026 dans *The Economist*. Surnommé Jonathan, il racontait que tous les hommes en âge de combattre étaient considérés comme des cibles légitimes, et que l'âge de combattre commence à 16 ans, « voire plus jeune » : « La plupart des personnes que mon unité a tuées n'étaient pas armées », dit Jonathan. « Il y a eu des cas où mon unité a tué beaucoup de gens, et nous n'avons pas vérifié s'ils portaient des uniformes ou des armes[20] ». D'autres soldats ont raconté « la ligne des chiens », une frontière invisible au-delà de laquelle tout Palestinien était abattu. Les chiens dévoraient ensuite leurs cadavres. Pendant des décennies, l'armée israélienne a utilisé des Palestiniens, y compris des enfants, comme boucliers humains, notamment pour entrer dans des maisons avant eux. Pratique qui s'est naturellement poursuivie au cours du génocide. « Aux yeux de nombreux Israéliens et soldats, raconte Jonathan, chaque Palestinien à Gaza est un terroriste. Si c'est un enfant, c'est probablement un futur terroriste. Si c'est une femme, c'est probablement la future mère d'un futur terroriste. »

Assassiner délibérément des enfants : quel genre de gouvernement peut ordonner ou laisser faire une telle chose, à part un gouvernement fasciste ? Évidemment Israël nie. Comme il a d'abord nié l'implication de son armée dans la mort de Hind Rajab, prétendant que son armée n'était pas sur place, avant que des journalistes ne confirment la vérité

19. Samuel Forey, « "Ce n'est pas une guerre existentielle mais de la pure vengeance" : en Israël, des réservistes annoncent leur refus de continuer à servir dans l'armée », *Le Monde*, 24 octobre 2024, https://www.lemonde.fr. En ligne.

20. Wendell Steavenson, « Ce que j'ai fait à Gaza : le bilan d'un soldat israélien », *The Economist*, 29 mai 2026.

et que l'armée israélienne ne soit finalement obligée d'admettre, deux ans et demi plus tard, qu'elle était bien responsable[21]. Hind Rajab, 5 ans, a été exécutée le 29 janvier 2024 dans une rue de Gaza, alors que sa famille évacuait son quartier en voiture, sur ordre de l'armée israélienne. Dans le véhicule ne se trouvaient que des civils ne représentant aucune menace, qui avaient déjà été déplacés de force plusieurs fois par les opérations militaires israéliennes. Un char a visé la voiture, touchant mortellement la tante, l'oncle et les quatre cousins. Hind a miraculeusement survécu aux premières rafales de mitrailleuse. Elle est restée au téléphone avec le Croissant rouge pendant trois heures, au milieu des cadavres des membres de sa famille. L'appel a été enregistré, on y entend la voix déchirante de l'enfant terrorisée implorant qu'on vienne la sauver : « Venez [...] me chercher. J'ai tellement peur, s'il vous plaît, venez. » Une ambulance a été envoyée, elle s'est retrouvée à proximité de Hind, mais l'armée israélienne, qui était informée de son arrivée, l'a volontairement bombardée, tuant les infirmiers à l'intérieur. En tout, l'armée israélienne a tiré plus de 300 balles sur la voiture dans laquelle se trouvait l'enfant. Un acharnement sadique aussi lâche que féroce. Hind Rajab a été exécutée par un salaud planqué derrière une mitrailleuse qui savait parfaitement ce qu'il faisait. Hind était une fillette de 5 ans qui ne représentait pas le moindre danger et qui ne demandait rien d'autre que de continuer à vivre, comme doivent continuer à vivre toutes les fillettes de 5 ans, parce que leur vie ne fait que commencer et qu'il est leur droit de la vivre le plus pleinement et le plus longtemps possible, sans qu'un fanatique biberonné à la haine des Palestiniens ne déverse son chargeur et sa monstruosité sur un bébé que son cerveau malade désignait comme une terroriste responsable des morts israéliens du 7-Octobre.

21. *Le Monde* avec *AFP*, « Hind Rajab : l'armée israélienne reconnaît avoir tiré sur la voiture où se trouvait la fillette de 5 ans, tuée avec sa famille à Gaza en 2024 », 19 aout 2026, https://www.lemonde.fr. En ligne.